

# Arts et scènes



Sur cette photo prise depuis le train, seul le masque dit l'époque. PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

## «U-Turn» lie territoires et humains en noir et blanc

À l'Atelierphoto de Nyon, Patrick Gilliéron Lopreno montre des photos de son dernier livre, tissant une unité entre êtres et nature.

Irène Languin

Jamais Patrick Gilliéron Lopreno n'avait travaillé aussi vite. Le livre trotait dans la tête du photographe genevois depuis longtemps et il a effectué les prises de vues en trois mois, durant l'hiver: «Je savais où chercher les images et comment développer mon discours», explique-t-il. Intitulé «U-Turn» et paru en 2022 aux éditions Till Schaa, l'ouvrage fait actuellement l'objet d'une exposition à l'Atelierphoto de Nyon. Il met un point final à une trilogie entamée en 2018 avec «Éloge de l'invisible», dédié à la beauté de fragments du quotidien, puis poursuivie avec «Champs» (2021), une immersion dans la paysannerie contemporaine.

Sur des cimaises repeintes couleur charbon qui fait ressortir le propos en noir

et blanc, les clichés s'alignent à la manière d'un story-board. Au chaos de panoramas industriels et urbains succèdent des paysages sereins, parfois sous la neige, au fil d'un scénario qui tend vers toujours plus d'épure. «J'y vois quelque chose de cinématographique. Comme une démarche de fiction ancrée dans la réalité brute.» Ce dernier point, l'artiste y tient beaucoup: jamais il ne modifie ses images, saisies sur une pellicule argentique très sensible.

### Gommer la géographie

Pour réaliser ces photographies, Patrick Gilliéron Lopreno, qui arpente volontiers sa Suisse natale, est demeuré dans un périmètre relativement restreint, entre le Seeland, l'Emmental et Bienne. Rien pourtant, au cœur de ces forêts ou sur les berges de ces rivières, le long de ces rails ou au pied de ces immeubles, ne permet de dire où l'on se trouve: «J'ai délibérément

gommé le lieu et la géographie, pour tendre vers une sorte d'universalité et d'utopie.»

Car le fil conducteur de ce projet, qu'il aime à qualifier d'essai - par opposition à ses précédents travaux qui relevaient plutôt de l'errance -, consiste à montrer qu'une certaine transcendance unit êtres et nature à travers le globe et que «toutes les civilisations sont spirituellement et culturellement liées». De façon assez radicale, «U-Turn» synthétise «dix ans de photographie autour de l'enfermement, la solitude et la spiritualité».

### Le désordre des villes

L'accrochage, à l'instar du livre, se voit traversé par une tension permanente, entre l'ombre et la clarté, le désordre des villes et la paix des campagnes, le bruit de l'industrie et le silence de la terre, mettant en exergue des thèmes chers au photo-

graphe: l'écologie et la présence destructrice de l'homme. Le récit se voit composé telle une partition, de clichés initiaux très graphiques et charbonneux jusqu'à l'image finale, zen et dépouillée, où figure un paysage de neige confinant à l'abstraction.

On doit la maquette du livre, fort soignée, au graphiste Chris Gautschi et la photolithographie à Patrick Schranz. Comme pour les deux précédents ouvrages, l'opus est introduit par un texte de Slobodan Despot qui porte le titre de «Somainier de l'étrangeté». Dix pages denses en forme de manifeste, qui défendent l'idée qu'une vie intérieure riche et la foi constituent des remparts à la catastrophe vers laquelle court le monde moderne.

Jusqu'au 11 mai à l'Atelierphoto, 13 Grand-Rue à Nyon. Ma-ve 10 h-18 h, sa 9 h-13 h.

## Récit de concert

### Aperghis, une éternelle jeunesse avec la HEM

Il y a une quinzaine d'années, le Conservatoire de Strasbourg accueillait en résidence une figure de la création contemporaine, dont on célèbre depuis longtemps les ponts intrigants qu'il a su bâtir entre musique et geste théâtral. De l'expérience vécue aux côtés des étudiants français avait pris forme une pièce éclatée, un assemblage de miniatures à parcourir dans des configurations instrumentales de toute sorte. «Strasbourg Instantanés» fut cela, un ouvrage qui alternait des passages à un ou deux pianos, mais aussi des incursions massives de tubas, des vagues de chœurs pour quatre sopranos, des solos pour ténor ou pour timbales, des déferlantes de quatuor à cordes et tant d'autres choses encore.

Cette histoire aux facettes éclatées, qui mêlait création et démarche pédagogique, a trouvé un nouveau souffle sous nos latitudes, jeudi soir à la Comédie, où les jeunes musiciens de la Haute École de musique de Genève ont croisé à leur tour l'œuvre et la personne de Georges Aperghis, présent dans les lieux et en amont, durant les répétitions. L'expérience scénique, menée en collaboration avec l'ensemble Contrechamps, constitue une étape marquante dans le parcours d'études qui occupe les participants durant toute l'année académique en cours.

D'entrée, avec l'enchaînement des petits tableaux, l'engagement total des interprètes a marqué les esprits, tout comme le degré d'assimilation du langage d'Aperghis, qu'on sait d'une inventivité folle et d'une liberté impressionnante. Distribués dans toute la largeur et la hauteur de la salle, éclairés au gré de leurs interventions, ces musiciens inspirés ont enluminé tour à tour les chuchotements doux et les éclats véhéments des partitions, les dialogues presque tonaux et les fragments dissonants. L'enchaînement de ces parcelles si disloquées a généré ainsi un flux solide et cohérent, poétique et piquant à la fois.

Plus prodigieux encore? Ces deux interludes placés au cœur de la pièce: «Retrouvailles» (2020), tout d'abord, expérience percussive entre deux personnages se tapant rythmiquement dans le dos lors d'une rencontre. On passe ici, dans une théâtralisation loufoque, de l'amitié à la discorde, puis à la réconciliation autour d'un verre. Et on est englouti par le vortex vertigineux de phonèmes et de langages impénétrables. Un régal de drôlerie et de virtuosité qui s'est répété avec «Le Corps à corps» (1978), où un dialogue ébouriffant a pris forme entre un zarb et son interprète. Dans la vitalité de ces dizaines d'interprètes, on a retrouvé ainsi l'éternelle jeunesse de la musique d'Aperghis. **Rocco Zacheo**

## Le Poche

### Dialogue entre mère et fille, ni vraiment autres, ni tout à fait les mêmes

Alors que la Fondation d'art dramatique vient de clore le dépôt des candidatures pour sa prochaine direction dès l'été 2025, Le Poche de Matthieu Bertholet poursuit sa saison «Éc(h)o» sans dévier d'un iota. Même si l'heure du bilan n'a pas encore sonné, une chose se pose d'ores et déjà là: son règne aura produit des spectacles reconnaissables entre tous. La cohésion des Ensembles, la radicalité des scénographies, la modernité des écritures, la persistance des problématiques contemporaines ont indiscutablement façonné un style Poche-Genève.

Et le débit maison, aussi. Au théâtre en Vieille-Ville, chacun



Bénédicte Amsler Denogent et Lucie Zelger libèrent les voix de leur relation mère-fille. DOROTHÉE THÉBERT FILLIGER

épouse l'oralité impétueuse du «dirlo»: les paroles s'enchaînent sur scène à l'allure d'un torrent valaisan dévalant les pentes. La nouvelle création à l'affiche, «Et soudain Mirna», ne fait pas exception, qu'orchestre la Lausannoise Nicole Seiler dans sa toute première mise en scène d'une partition parlée.

Jusqu'ici, Nicole Seiler se signalait surtout comme chorégraphe - également vidéaste. D'où les

pauses, dans la logorrhée, qui suspendent ici ou là les corps dans un dialogue silencieux d'épaules, de bras ou de bassins. Durant ces parenthèses, les comédiennes, toutes deux vêtues de jeans, exécutent des mouvements symétriques, quoique jamais identiques. C'est le propre de la reproduction: on se ressemble sans se confondre.

Dès que surgit l'enfant - «Et soudain Mirna» -, la voix de celui-ci s'entrelace à celle du parent. S'ajoutant à toutes celles qui traversent déjà l'adulte, surtout à l'ère de la communication, le brouhaha se fait vite inaudible. On y décèle quand même l'angoisse existentielle côté maternel, et la maturité plus sereine côté progéniture.

Alors le binôme change de vie. Quitte la rumeur citadine pour former avec les copines de toujours une communauté harmonieuse à la campagne. Or les Mina, Lina et Gemma, toutes flanquées d'un homonyme Günther, se désistent à la dernière minute. Tandis que s'em-mêlent leurs magmas verbaux, Mirna et sa maman emballent donc seules leurs cartons. Sur une scène inclinée qui défie leur sens de l'équilibre, leur affairément conjoint pour se construire au futur parle avec plus de limpidité que les discours. **Katia Berger**

«Et soudain Mirna», jusqu'au 5 mai au Théâtre Le Poche, [www.pochegeneve.ch](http://www.pochegeneve.ch)